

Préface

Paraphrasons les propos de Douglas Kennedy dans la préface d'une récente édition (2010) de *Sister Carrie*, œuvre notoire de l'écrivain américain Theodore Dreiser (1900) : quand on écrit, on regarde sans cesse derrière soi, vers les auteurs qui sont venus avant nous et ont modifié les paramètres de ce que nous concevons.

Le livre qui suit pose, effectivement, un jalon de plus dans l'histoire d'une problématique qui a été marquée, depuis une cinquantaine d'années, de quelques apports décisifs. Sans vouloir être exhaustif, bien sûr, on peut avoir en mémoire : les contributions, après la Seconde Guerre mondiale, d'Alan Welford ou de Suzanne Pacaud ; les premiers bilans et programmes dressés par Antoine Laville, Catherine Teiger et Alain Wisner dans les années 70 ; et, il y a une quinzaine d'années, *Le travail au fil de l'âge*, auxquels quelques-uns des auteurs de ce livre-ci ont d'ailleurs contribué.

La pièce est donc d'importance. Et le regard derrière soi, même s'il s'arrête à 1995, en révèle la nécessité : car le travail change, les controverses en matière d'âge et travail occupent davantage encore la scène publique et politique, et les chercheurs, en reprenant les défis qui leurs ont été proposés, affinent et enrichissent leurs analyses.

En fait, la postface avec laquelle le démographe Jacques Magaud clôturait *Le travail au fil de l'âge* (Marquié, Paumès et Volkoff, 1995) avait donné de quoi nourrir des polémiques : face à ceux qu'il s'était amusé à nommer les « apôtres » du vieillissement au travail, il pointait le risque de « dérapages » des approches qui s'attarderaient trop à un « hypothétique et mal défini vieillissement des travailleurs » et pas assez aux analyses « macro-sociales », notamment celles relatives aux évolutions de l'activité productive.

Dès les premières lignes de cette œuvre-ci, la mise au point de Serge Volkoff se veut sans ambiguïté : « nous n'userons [...] pas des locutions courantes mais trompeuses sur le vieillissement ou le rajeunissement d'une population ». Le thème de la vie professionnelle et de ses empreintes en est devenu la justification transversale des différentes contributions. Cela montre d'emblée que, si le projet de cette publication est bien d'illustrer les avancées de la recherche dans le domaine, les auteurs y associent une éthique de l'usage des termes, une conscience de leur portée sociale. Et, forcément, un débat de valeurs constant - qui est aussi celui de choix épistémologiques fondateurs.

Quant à la valorisation de l'analyse « macro-sociale », le commentaire allait à la rencontre de ce que Maurice de Montmollin et Antoine Laville avaient dit de la myopie de l'ergonomie. Et sur ce point également le lecteur n'aura aucun doute. Pierre Naville, qui était passé de la psychologie à la sociologie du travail en considérant ne pas avoir changé d'objet d'analyse, soulignait combien les découvertes à venir se feraient en chevauchant les frontières des traditions scientifiques existantes ; et nous avons ici de beaux exemples de ce que l'exercice permet. Pourtant, si l'intégration des approches de la statistique, de la démographie, et de toute discipline qu'on ne peut négliger lorsqu'on traite de questions qui

relèvent de la santé au travail, fait partie des évidences travaillées dans les pages qui suivent, n'oublions pas que la tâche est traversée d'embûches : il s'agit de concilier le suivi des évolutions, voire des bouleversements, qui opèrent au sein des paradigmes convoqués, d'être attentif à ce que leurs rencontres permettent – tout en laissant aux chercheurs le temps de l'exploration, de la précision, de la consolidation et de l'affirmation des hypothèses nouvelles. C'est ce que nous font voir les recherches présentées et leurs mises en perspective préalables, déclinant au sein de chacune des six Parties, les étapes progressives d'une démonstration qui se veut collective – tout en tolérant les styles différenciés.

On remarquera néanmoins la constance dans le recours à quelques grands principes méthodologiques : cette approche de l'activité humaine qui ne la réduit jamais à la subjectivité des propos de chacun, ne la dissocie jamais du monde matériel où elle s'insère ; mais aussi, cette conviction que les données ne peuvent être enfermées dans leur présent, que le chercheur se doit de les inscrire dans la durée, dans une temporalité qui donne du recul historique à l'ici et maintenant, et déplie ce que la complexité de l'analyse synchronique pourrait faire oublier.

Nous avons de la sorte accès à de remarquables essais de ce genre de recherche qui, de plus, intègrent toujours le dialogue avec les protagonistes engagés dans les études.

Mais les points de vue développés se retrouvent également sur un autre plan : dans cette volonté commune de prendre position face à quelques unes des grandes controverses de notre époque - afin d'y discerner les voies possibles pour une transformation du travail.

C'est la raison pour laquelle on nous rappelle que la réalité sociale n'est ni cristallisée dans le présent, ni naturelle : configuration historique, elle nous conduit à un futur toujours susceptible d'une action collective. Il importe néanmoins, comme Pierre Rolle a l'habitude de le dire, que l'analyse parvienne à déchiffrer quelque chose de son avenir.

L'accès à l'activité de travail et aux conditions de son exercice constitue alors un apport capital dans cette perspective qui table sur ce qui peut changer dans le quotidien : pour ce qu'elle donne à voir du poids des contraintes et de leurs effets à long terme sur l'état de santé des salariés ; pour ce qu'elle permet de saisir des changements en cours sur les lieux du travail ; pour ce qu'elle livre en tentatives de débats et en réserves d'alternatives, comme le formule Yves Schwartz. Et le champ des interventions potentielles est immense. Dans *Le travail au fil de l'âge*, Antoine Laville avait consacré la dernière partie aux perspectives pour l'action. Les propos étaient d'une telle clairvoyance qu'ils ont tissé la trame de cette œuvre-ci.

On aura toutefois souvent l'impression que l'histoire avance par ses mauvais côtés... L'instabilité des politiques sociales en matière de fin de vie active trahit l'absence d'un consensus suffisamment large pour considérer le travail comme facteur différencié de risque pour la santé. Les lignes de fracture gagnent alors à être mieux définies et les textes présentés s'accordent sur plusieurs grands constats :

- De nouvelles façons de produire ne cessent de se mettre en place, les entreprises ne sont plus ce qu'elles étaient, le rapport salarial non plus.

Les recherches révèlent que, dans la grande majorité des cas, domine un savant mélange de plus grande autonomie et de responsabilité croissante, de flexibilité et de normes, d'exigence de polyvalence mais aussi d'expertise pointue. De plus, on le lira à plusieurs reprises, il y a des invariants dont on connaît les effets négatifs sur la santé, souvent différés dans le long terme : les astreintes physiques n'ont pas disparu ; et elles sont souvent accompagnées des répercussions de décisions technico-organisationnelles non pondérées par le débat, de remaniements construits dans les essais et les erreurs, traversés de beaucoup d'improvisations. Celles-ci révèlent de plus, comme le dirait Yvon Quéinnec, le manque d'imagination en matière d'horaires ou de rythme de travail. Il s'agit, sans conteste, d'une réalité en voie de nouvelle mise en ordre, une nouvelle modernité organisée, pour reprendre l'expression du sociologue Peter Wagner – qui nous a rappelé qu'« organiser » c'est « hiérarchiser », et que, donc, c'est aussi hiérarchiser ceux qui y participent.

Cela induit bien évidemment des processus de marginalisation, voire d'exclusion au sein de l'entreprise. Or, ces processus sont engagés avec les mains d'autant plus libres que l'état du marché du travail externe à l'entreprise donne à voir des demandeurs d'emploi, fréquemment plus jeunes, disponibles et prêts à beaucoup, souvent malgré eux, pour trouver, se garantir, ou regagner un emploi.

- Bien évidemment, ces questions ne peuvent se traiter sous l'angle exclusif des « expositions », compte tenu, notamment, de ce que permettent l'expérience de l'opérateur et, parfois, celle du collectif de travail, en termes de régulation. Reste que les évolutions de l'organisation du travail et l'espace laissé aux marges de manœuvre restreignent le champ des possibles – alors que ces régulations deviennent plus que jamais indispensables, quand elles ne sont pas attendues. Les cartes sont alors souvent confondues : si des recherches antérieures ont montré que « le collectif » pouvait permettre le déploiement de stratégies guidées par des valeurs de solidarité, visant notamment à épargner les plus fragiles, on peut craindre qu'il ne devienne le creuset d'une dynamique où prime le sauve-qui-peut.

Nous n'oublions pas combien beaucoup de réorganisations du travail ont été mises en œuvre afin, précisément, de secouer des collectifs existants. Nous n'oublions pas non plus que la relation salariale est, intrinsèquement, inégale : sans qu'un rapport de force fédérateur ne soit mis en place, il faut de solides convictions et un sens aigu de l'obstination pour que les vertus potentielles d'un collectif subsistent, voire se développent.

- On comprend alors que, dans cet ouvrage, la présence de l'âge comme variable structurante de l'analyse tend à s'estomper. Comme l'avait déjà souligné Jacques Magaud dans sa postface, l'âge n'est que l'un des éléments de la stratification sociale. Les propos développés plus loin lui donnent raison. On notera ainsi, en plus d'une juste attention aux statuts précaires et aux parcours professionnels hybrides, les analyses qui renvoient explicitement aux différenciations sexuées et envisagent de mieux tenir compte de la vie hors travail, du « système d'activité », comme dit Jacques Curie. Face aux œuvres

antérieures, la nuance est de taille et contribue à imposer que la santé au travail ne soit plus une question formulée au neutre masculin : on considère qu'hommes et femmes, même lorsqu'ils sont affectés à des fonctions similaires, sont fort souvent soumis à des contraintes et des attentes différenciées – lors de parcours professionnels qui se distinguent et, fréquemment, pénalisent bien des femmes.

L'étude de la variabilité interindividuelle en sort consolidée. Les approches macro ont permis un bilan qui convainc que ce registre d'interprétation était essentiel. Mais on notera également que, à vouloir rendre moins invisible une expérience sociale non-hégémonique, prédéfinie par beaucoup comme ne comptant pas dans l'histoire de notre époque, le recours au « microscope » de l'analyse de l'activité de travail s'avère à nouveau incontournable - ouvrant à la connaissance un espace d'actions et d'interactions qui, sinon, conserveraient un caractère résiduel, secondaire.

- Les temporalités engagées relèvent toutefois de registres distincts. C'est là, on l'a souligné déjà, l'un des paris décisifs de cette publication : articuler ce que donnent à voir des approches qui, en ayant leur source dans des témoignages et des données localisables, s'éloignent parfois de ce que les chercheurs distinguent lorsqu'ils prennent du recul.

Si les compétences sont enrichies avec l'expérience et peuvent être un facteur de protection, dans le long terme, un contexte de précarité peut mettre à mal un équilibre finalement illusoire.

Si l'on sait que la performance dans l'apprentissage peut être équivalente pour les différentes classes d'âge, les chiffres sont pourtant tenaces : à l'heure d'une « société de la connaissance » et d'un « apprentissage tout au long de la vie », ils montrent une sélection avec l'âge dans l'accès à la formation continue, des discours ambigus de la part des responsables en entreprise et des difficultés réelles pour les salariés de s'insérer dans des programmes de formation qui, de plus, s'inscrivent souvent dans une logique qui laisse fort peu de temps devant soi. Il est indéniable que le rétrécissement de l'horizon professionnel de la large majorité des salariés « brouille » les reconversions, notamment lorsque celles-ci s'inscrivent dans des vies de travail déjà considérablement mises à l'épreuve.

Catherine Teiger, dans *Le travail au fil de l'âge*, avait repris Gaston Bachelard : « l'objet que nous construisons nous désigne plus que nous le désignons ». Aujourd'hui, cette citation prend un autre relief car elle permet de souligner ce qu'une équipe scientifique peut donner de meilleur lorsque les conditions lui permettent d'envisager de travailler sur le long terme. Cet ouvrage coordonné par Anne-Françoise Molinié, Corinne Gaudart et Valérie Pueyo en est la preuve.

Marianne Lacomblez

Professeure *Catedrática*

Centro de Psicologia da Universidade do Porto

Portugal